



Les populations forestières

Joanny Guillard

► To cite this version:

Joanny Guillard. Les populations forestières. Revue forestière française, 1980, 32 (S), pp.207-213. [⟨10.4267/2042/21461⟩](#). [⟨hal-03397220⟩](#)

HAL Id: hal-03397220

<https://hal.science/hal-03397220v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les populations forestières

Il n'est pas question ici de faire un exposé de synthèse. En effet, nous sommes aujourd'hui réunis sous l'enseigne du « ruralisme » et comme il n'y a ruralisme que s'il y a des ruraux, toutes les communications traitent plus ou moins des hommes. D'autre part, peut-on parler de la forêt française sans faire référence à l'homme, tellement sa figure, sa localisation, ses peuplements ont été modelés par l'action des hommes, action consciente ou apparemment voulue des propriétaires et de l'administration forestière, action inconsciente des populations et de l'histoire.

De plus, Monsieur Clerc a parlé des acteurs présents dans la forêt et le bois, Monsieur Rinaudo a abordé les problèmes historiques. Demain ethnologues et sociologues traiteront des hommes, des populations, de leurs attitudes et de leurs comportements.

Enfin, il me paraîtrait présomptueux de dresser un panorama général, même très condensé, des relations entre les hommes et les forêts. Il y a là un champ de recherches fécond, des relations de diverses natures encore mal explorées, que justement ce colloque devrait permettre de mieux mettre en lumière.

Aussi, je me limiterai à essayer de vous présenter rapidement quatre des communications que vous avez dans votre dossier, en les résumant brièvement puis de tirer quelques réflexions et de poser quelques questions à partir de ces textes.

Les communications que j'ai ainsi arbitrairement choisies sont celles de :

- Monsieur F. Guyot, sur les feillardiers du Limousin,
- Monsieur J. Milon, sur les problèmes agriculteur/sylviculteur en Auvergne,
- Madame M.C. Groshens, sur habitat et forêt,
- Madame M.C. Pingaud, dans sa note sur les propriétaires, gardes, travailleurs et riverains du Bois du Roi.

A partir donc de ces quatre communications, j'essayerai, en tant que forestier, que spécialiste en économie forestière, mais aussi en tant que responsable de la formation des jeunes forestiers, de présenter à travers le groupe de ruralistes ici présents, quelques questions importantes à l'ensemble de la communauté scientifique s'intéressant aux relations entre la forêt et les hommes.

La communication de Monsieur Guyot traite d'une catégorie bien particulière de travailleurs de la forêt : les feuillardiers, fabricants de cercles de tonneaux dans le Limousin. Il en relève les techniques, les particularités et signale la rapide régression de ce métier.

Certes, le feuillardier a des tours de main, une connaissance de son matériau mais, contrairement à ce qu'a dit Monsieur Rinaudo, il ne faut pas croire que la technicité est plus grande chez le fabricant de produits, tel que le feuillardier, que pour le bûcheron. S'il semble aux urbains qu'il est plus difficile de confectionner des sabots, des cercles de tonneaux, etc, c'est certainement parce que l'on mesure mal la somme d'intelligence, de connaissance intime de l'arbre et du bois, d'habileté manuelle que nécessitent l'abattage et le façonnage des arbres. Faire tomber l'arbre à l'endroit désiré où il causera le moins de dégâts aux autres tiges ou aux régénérations, éviter qu'il ne se brise dans sa chute, l'ébrancher et le découper de la meilleure façon, relèvent d'une technicité très sous-estimée, comme l'est d'ailleurs en général le métier de bûcheron.

Mais la communication de Monsieur Guyot a surtout le mérite de traiter d'une catégorie de travailleurs en forêt en voie de disparition et il pose ainsi le problème de tous ces petits métiers de la forêt dont le nombre diminue chaque année. Il serait heureux que soient recueillis, analysés, fixés les traits, les pratiques, les comportements de ces artisans. Ces métiers manuels contiennent toute une tradition appuyée sur une connaissance de la forêt, sur une compétence dans l'utilisation du bois, des produits dits secondaires, extrêmement intéressants pour tous et spécialement pour nous, forestiers.

De plus notre société risque d'en avoir besoin un jour et il faudra alors redécouvrir ce que faisaient les anciens et ce que font encore aujourd'hui quelques rares personnes. C'est par exemple le cas du charbon de bois, voire même du gazogène où l'on réinvente quelque chose que l'on maîtrisait parfaitement, il y a quarante ou cent ans.

Il serait très souhaitable qu'avant leur totale disparition, ces connaissances, ces traditions et ce qui s'y attache, soient recueillies de façon intelligente comme a su le faire dans un cas bien précis l'auteur de la communication en question.

*
* *

La communication présentée par Monsieur Militon, Chef du Service régional d'Aménagement forestier pour la région d'Auvergne, est brève, mais comme l'a déjà souligné Monsieur Rinaudo, dense. Elle porte sur la pluriactivité des agriculteurs et la forêt, montre l'intérêt et les limites du travail des agriculteurs en forêt et souligne les difficultés du contexte économique, législatif et fiscal actuel.

Monsieur Clerc a rappelé qu'il y avait en France environ 600 000 exploitations agricoles détenant approximativement 3 millions d'hectares boisés et a utilisé le terme « forêt paysanne ». Sauf cas particuliers dans quelques régions françaises, ce ne sont pas vraiment des forêts paysannes (Bauernwald) telles qu'elles existent en Scandinavie ou en République fédérale d'Allemagne. Dans ces dernières, il y a une véritable intégration technique et économique de l'agriculture et de la forêt, cette dernière permettant d'utiliser pleinement les heures de travail ou de machines laissées libres par l'agriculture, les programmes agricole et forestier étant combinés pour assurer le plein emploi et le revenu maximal.

Certes, il y a en France un certain nombre d'hectares boisés inclus dans les exploitations agricoles mais souvent assez mal utilisés. L'enquête sur les activités sylvicoles des exploitations agricoles (E.A.S.E.A. 1977) qui est en cours de dépouillement, fournira, j'espère, de nombreuses précisions sur ces travaux conduits par les agriculteurs et les ressources qu'ils procurent. Il s'agit d'un problème très important pour diverses raisons et sur lequel les ruralistes devraient bien se pencher.

Alors que la forêt a été longtemps, et est encore dans certaines zones, considérée comme une réserve foncière par les agriculteurs, d'où sa localisation fréquente à la périphérie des territoires

communaux, sur les sols les plus difficiles à cultiver, on voit aujourd'hui les terres abandonnées, les friches, les landes, soit envahies par des boisements spontanés de faible valeur économique ou convoitées par les reboiseurs. Toute l'évolution des terres marginales, le dynamisme des différents modes d'utilisation des sols sont un champ d'exploration très intéressant pour les géographes, les biologistes, les sociologues, les économistes ruraux, etc. car s'y jouent un certain nombre de conflits, et s'y révèlent un certain nombre de tensions de natures très diverses. C'est peut-être aussi intéressant sur le plan de l'étude économique, démographique ou sociétale que l'agriculture des grandes plaines ou les cultures spécialisées.

La communication de Monsieur Militon invite à réfléchir sur ce problème. En matière de politique forestière, il est nécessaire d'avoir un bon cadre de références à long terme ; peut-on faire une prospective forestière sans avoir une vue de l'agriculture à terme, c'est-à-dire sans avoir aussi une prospective sociale ? Il y aurait, en plus des forêts comprises dans les exploitations agricoles, environ 3 millions d'hectares en friches. Faut-il chercher à les mettre en culture, les orienter vers des formules d'élevage extensif ou les reboiser ?

La forêt dans son dynamisme naturel tendra peu à peu à les envahir, les forestiers essayeront d'en tirer parti, s'il n'y a pas d'autres preneurs. Prêts à servir l'intérêt national aussi bien au niveau privé que public, ils sont disponibles, en observation, ouverts à l'action, et même militent parfois contre les reboisements exagérés perturbant les paysages et les équilibres locaux. Il est abusif d'avancer que les forestiers veulent reboiser partout et avant tout et de les croire assez obtus pour rejeter les solutions non forestières.

La communication de Monsieur Militon porte sur la pluriactivité des agriculteurs/sylviculteurs. Certes, on a déjà étudié les aspects de la pluriactivité en particulier les ouvriers-paysans, les agriculteurs ayant des activités liées au tourisme, à l'hôtellerie, au sport, etc. Mais on a très peu analysé les activités des agriculteurs qui ont lieu en forêt. Il y a beaucoup d'agriculteurs qui font des travaux dans la forêt intégrée à leur exploitation ou qu'ils possèdent ; nombreux sont aussi ceux qui font des opérations de bûcheronnage et/ou de débardage, de façon efficace et au bénéfice des deux parties intéressées.

Les activités forestières ne seraient-elles pas une des meilleures reconversions pour un certain nombre de jeunes agriculteurs qui y retrouvent, avec le travail au grand air qu'ils aiment, la capacité d'initiative personnelle qui caractérise le métier d'agriculteur ?

Loin du rythme de la vie urbaine ou des cadences en usine, le bûcheron, le débardeur organisent eux-mêmes leur travail, choisissent leurs périodes de travail, de pause, d'arrêt. A notre époque, où paradoxalement l'exode rural se conjugue avec le chômage urbain mais aussi avec le manque de bras dans le domaine forestier, le déficit de main-d'œuvre forestière, il y a tout un domaine d'étude et de réflexion ouvert.

Bien sûr, Monsieur Militon montre que l'activité forestière des agriculteurs n'est pas qu'un problème sociologique et économique, qu'il y a des difficultés réglementaires et fiscales délicates mais pas insolubles. Sa courte note m'a donc entraîné à aborder le vaste champ de l'insertion des métiers forestiers dans l'espace rural. Problème vaste et complexe ! La forêt et les activités qui lui sont liées, peuvent contribuer à maintenir un certain niveau de vie rurale dans les zones défavorisées par l'agriculture, et cette population est nécessaire à l'entretien, l'ouverture et même la survie de la forêt. Les agriculteurs pourraient produire de plus en plus de bois et des bois de plus grande qualité. Les industries de transformation sont un des bons supports économiques de la vie des petits bourgs ruraux. Mais il n'y a pas que les problèmes de rentabilité économique à considérer. Le rôle de la forêt dans la vie rurale est multiple et vous êtes tous invités à mieux le comprendre et mieux l'explicitier.

*
* *

La troisième communication est celle de Madame Groshens intitulée « Habitat et Forêt ». Elle peut se subdiviser en deux grandes idées : la liaison forêt-bois et mode de construction, la relation village-forêt qui toutes deux débouchent sur toute une série de réflexions et de questions que je me permets d'adresser à l'assemblée, et à travers elle à tous les ruralistes.

Le premier aspect, liaison entre la forêt et le mode de construction, a été traité par Madame Groshens sur le plan historique. Mais c'est toujours un grand problème d'actualité. Le bois est un matériau, je dirais les bois sont des matériaux, extrêmement polyvalents, aptes à de nombreuses transformations et de nombreux usages. Je ne rappellerai pas combien sa transformation est peu consommatrice d'énergie par rapport à tous les autres matériaux de construction, ni combien son emploi est générateur d'économies d'énergie par suite de ses qualités d'isolation. La mode revient au bois dans la construction et l'emploi du bois dans les résidences secondaires, poutre de chêne comme manteau de cheminée, fausses poutres en bois quand ce n'est pas en plastique imitant le bois... Et il est passionnant d'analyser comment l'habitat moderne peut utiliser plus et mieux le bois et les produits dérivés. Mais en dehors de ses propriétés mêmes, et c'est une question qui s'adresse aux sociologues, aux ethnologues, etc. : pourquoi le bois est-il un matériau privilégié dans l'esprit des hommes ? En particulier en matière d'ameublement : comment à travers les modes, car il y a des modes en ameublement, le bois garde-t-il ou reprend-il sa vogue, sous quelles influences, de quelles façons, et quels bois ? J'ai bien quelques idées là-dessus mais il serait heureux que des spécialistes des comportements sociaux essayent d'expliquer aux forestiers pourquoi le bois reste un matériau de choix dans l'habitat et l'ameublement.

Si la communication en question montre bien que la forêt et la disponibilité en bois ont marqué l'habitat rural, en retour la consommation villageoise de bois a, au cours des siècles, profondément marqué la forêt. L'économie villageoise, longtemps de quasi-autosubsistance était parfaitement traduite dans le taillis-sous-futaie, système sylvicole très bien adapté à la situation de la France rurale des siècles précédents mais qui pèse encore aujourd'hui très lourdement sur nos forêts feuillues. On oublie trop souvent combien les forêts françaises ont été profondément marquées par l'histoire et par l'action des hommes, du paysan usager au Grand Maître des Eaux et Forêts.

Le deuxième thème important dans le papier de Madame Groshens est relatif à la relation entre villages et forêts, soulignant combien la géographie des villages est liée à celle des forêts, et développant l'histoire de ces relations. Deux points me semblent importants à relever. Si la forêt et les règlements forestiers ont « chassé » l'habitant, il ne faut cependant pas oublier que les forêts ont toujours joué un rôle précieux de refuge. A toutes les époques, des gens se sont volontairement cachés ou isolés en forêt, asociaux du type bandit de grand chemin ou du type religieux, ensuite, asociaux du type maquisard ; la forêt a toujours été une protection contre la société ou les groupes dominants. C'est toujours un lieu de liberté, même pour les promeneurs du dimanche.

Le deuxième point a trait à une idée très courante, celle de la parfaite connaissance de la forêt par les villageois. Oui, les anciens ruraux connaissaient bien certains aspects des arbres et des bois mais ils en ignoraient beaucoup, et encore plus aujourd'hui. Combien de bois de sapins alors qu'il s'agit en réalité d'épicéas, voire de pins (cf. la communication de Madame Chaussin sur la promenade à proximité d'un village du Tonnerrois). Mais ce que les vrais ruraux, ceux qui ont été élevés ou ont vécu longtemps dans les villages, connaissent de la forêt, est infiniment plus grand que la connaissance et la vision des citadins. Et ceci explique probablement en très grande partie l'attitude devant les coupes. L'urbain qui ne se rend qu'épisodiquement dans une forêt remarque et critique les grands changements d'aspects entraînés par les coupes ; le villageois qui incarne la permanence et même la transmission orale par ses parents est mieux à même de suivre l'évolution des peuplements et le long cycle de la forêt sur plusieurs générations d'hommes. Il sait en particulier que les coupes ne sont qu'un épisode temporaire nécessaire au renouvellement, alors que l'urbain, coupé de ce repère-temps, y voit trop souvent une destruction.

Dans notre société en mouvement, il faut absolument relever, conserver, classer les traditions rurales en voie de disparition. Il y a encore de nombreux faits constatables au détour d'un chemin, au coin d'un village, mais trop souvent déconnectés et devenus inexplicables. Comme l'histoire rurale, l'histoire des forêts est à étudier.

Pour nous, forestiers, acteurs pris dans le triangle de l'écologie, de l'économico-social et de l'histoire, il est impératif de connaître le passé de nos forêts. Mais connaît-on assez le rôle des

forêts dans les finances communales, donc dans la vie des villages ? Combien de communes ont financé la fontaine sinon l'adduction d'eau ou même l'école à partir de coupes extraordinaires assises dans le quart en réserve ?

*
* *

J'en arrive à la quatrième communication que j'ai retenue, celle de Madame Pingaud sur les propriétaires, travailleurs, riverains du Bois du Roi. C'est un très intéressant panorama des acteurs de la scène forestière, abondant en notations, même de détail, très utiles.

Il est très important en particulier que soient mieux connus les propriétaires forestiers. On ne peut pas faire de vraie politique forestière sans connaître les motivations et les réactions des personnes auxquelles s'appliqueront les mesures prises, qu'elles s'en considèrent comme bénéficiaires ou comme victimes... Et si Monsieur Clerc a montré combien l'analyse du syndicalisme forestier était utile, ce n'est qu'un aspect de cette vision des propriétaires de forêts et de bois, qu'une toute petite partie de cette population. La rationalité économique, telle que l'entendait et l'entend encore le calcul économique, n'est pas forcément le bon critère et le bon système d'appréciation en ce qui concerne les propriétaires forestiers. Il est indispensable de connaître mieux les motivations, les images de la gestion et du patrimoine des détenteurs de forêts. Je dois ici signaler que malheureusement, une large enquête appelée « Enquête statistique sur les structures économiques de la sylviculture (E.S.S.E.S.) » a été lancée, il y a quelques années en France par interrogation directe de propriétaires forestiers. Il en était attendu une connaissance des propriétaires, de leur nombre, de leur catégorie socio-professionnelle, de leurs relations avec leurs biens, de leurs perspectives. Malheureusement, elle n'a touché qu'un nombre limité de régions, et surtout son dépouillement complet est encore attendu. Il n'est pas possible de savoir quand les résultats des régions enquêtées seront disponibles, alors qu'il s'agit de connaissances fondamentales.

D'autres voies d'approche de ces problèmes de motivation et de comportement des propriétaires forestiers sont à explorer.

Toujours à partir de l'article de Madame Pingaud traitant des bûcherons, j'aimerais évoquer le problème des exploitants forestiers. Ce ne sont pas seulement des marchands de bois, certes ils ont un rôle commercial important : trouver des coupes, les estimer et les acheter et rechercher les débouchés en suivant bien le marché. Mais ceci ne doit pas minimiser l'importance de leur fonction technique : abattre des arbres, tronçonner, présenter des lots de bois classés, et de leur fonction d'organisateur et d'entrepreneur : diriger de la main-d'œuvre, des matériels coûteux, pas plus que de leur rôle financier : celui de gérer, d'avancer les fonds nécessaires. Les exploitants forestiers français constituent un groupe d'agents très important, et l'analyse de leur comportement, de leur influence, de leur « jeu » économique et social est un domaine d'étude très intéressant.

Sans vouloir évoquer toutes les catégories d'acteurs en forêt, dont un grand nombre ont disparu et qu'il appartient aux historiens d'évoquer, je pense utile de mentionner ici les pasteurs et le pâturage en forêt. On conduit aujourd'hui en France, et dans le bassin méditerranéen aussi, un certain nombre de recherches, d'études sur l'élevage sous couvert forestier, combinaison forêt et pâturage qui semble offrir de l'intérêt dans certaines zones mais avec des limitations très étroites. La meilleure connaissance, autrement que par des descriptions romancées, des modes anciens de pâturage forestier, des pratiques et des modalités dans ce triangle forêt/animal/berger éclairerait probablement de façon très instructive les recherches en la matière.

*
* *

Je me suis volontairement limité à rapporter sur quatre communications pour en tirer plutôt des appels à la cantonnade. Me permettez-vous de poursuivre par quelques réflexions de caractère encore plus général, mais toujours sur le même thème ?

Il ne faut pas voir la forêt trop d'un point de vue urbain, bien que la majeure partie de la population française soit devenue urbaine. Un film montre la forêt vue par les Parisiens et faite pour les Parisiens. Bien sûr, il y a là un problème grave, mais soyez bien persuadés qu'il y a des milliers d'hectares de forêts sans motos, non parcourus par les promeneurs, des surfaces très importantes non « agressées » qui offrent des havres de nature et des richesses botaniques, esthétiques, etc. inexplorées.

Je me permettrais de déplorer vivement que dans ces dernières années la forêt semble avoir été évacuée du « rural » en signalant une de mes communications qui est un appel aux ruralistes pour qu'ils s'intéressent plus à la forêt. Je le dis tout a fait directement : les forestiers doivent se compter parmi les ruralistes et ceux-ci ne doivent point se désintéresser de la forêt. Certes, les forestiers n'ont pas toujours bien accueilli les chercheurs en sciences humaines et sociales ou d'autres ; du haut de leur supériorité comme le disait tantôt Monsieur Clerc, ils ont essayé de protéger ce qu'ils considéraient comme leur fief, des « intrus ». Je pense honnêtement que les choses ont changé et que les forestiers sont ouverts aux scientifiques et en particulier aux ruralistes.

En matière d'histoire, et je m'adresse aux historiens nombreux ici, les forestiers ressentent intensément cette nécessité de dialogue. Durant l'excellent déjeuner, je disais à un de mes commensaux qu'un forestier ne peut bien gérer sa forêt que s'il la comprend, que s'il en connaît l'histoire. S'il ne sait pas quels ont été l'impact des hommes, l'influence des villages périphériques, les événements historiques qui ont joué sur elle, le forestier ne peut interpréter les seuls faits du terrain. C'est une nécessité, aussi la plupart des forestiers sont très intéressés par l'histoire.

De longue date, les forestiers ont été, pour de multiples raisons bien évidentes, en liaison avec les géographes, tellement la forêt est une véritable intégration de phénomènes divers. Mais il n'y a pas assez de géographes s'intéressant aux forêts et à ce qui leur est lié. Pour donner un seul exemple, la géographie de l'industrie française du bois est peu ou mal traitée. Il y a encore beaucoup de choses à faire.

Pour ce qui concerne l'économie, j'ai essayé dans une de mes deux communications de dresser l'état de l'économie de la forêt et du bois en France. Il s'agit d'un domaine un peu spécialisé, certes assez difficile et qui ne semble pas beaucoup intéresser les chercheurs et les universitaires. Cependant, permettez-moi de rappeler deux grands noms : Von Thünen en matière d'économie spatiale et Faustmann en matière de calcul économique, qui tous deux, en Allemagne, au XIX^e siècle, ont été de grands précurseurs. L'économie des ressources naturelles renouvelables, dont la forêt est le type à la fois le meilleur et le plus complexe, apportera probablement des bouleversements profonds de la science économique dans une société moins industrielle et moins marchande.

Je dirais aussi pour la sociologie que nous sommes preneurs d'idées, de recherches. Je dis « nous » car je pense traduire l'opinion de tous les forestiers conscients. Nous ne pouvons gérer, et bien gérer, les forêts qu'en insérant nos actions et ces forêts dans la société, qu'en essayant de mieux saisir cette société et son futur, de mieux comprendre les questions que se posent les hommes en face de la forêt. Au-delà des modes et des épisodes, nous avons besoin d'être éclairés sur les tendances à long terme ; au-delà des cris et des rumeurs, au-delà des potins de rue ou de salon, les forestiers se doivent d'être à l'écoute des grands bruits, des vagues de fond car ils travaillent toujours dans le temps long.

Venons quelques instants aux aspects politiques, avant de conclure. C'est un problème d'autant plus complexe que l'État est à la fois législateur, financier et propriétaire forestier. L'administration forestière essaye de proposer des règles qui s'appliquent à toutes les catégories de propriétaires, propriétaires particuliers, collectivités et bien sûr forêts de l'État. Elle joue en même temps un rôle, non pas de collecteur d'argent, plutôt d'initiateur de recettes qui seront perçues par les services spécialisés des contributions, mais aussi vend du bois sur le marché. Elle est donc, fait particulier dans notre système administratif, à la fois juge et partie. Plus ou moins partagée entre divers ministères, elle doit faire face aux aléas conjoncturels et travailler pour le long terme. Monsieur Clerc a tenté de vous montrer comment la création, il y a 15 ans, de l'Office national des Forêts a amené une dissociation de certaines

fonctions de l'administration forestière. Cependant, l'Office gérant les forêts domaniales et communales, joue toujours, je dirais à la fois contre son gré mais avec une certaine complicité, un rôle de service public, rôle qui pèse sur lui mais qui est inhérent à ses activités mêmes. On mesure ainsi la complexité du monde politique forestier.

J'ai avancé, tout à l'heure, qu'on ne peut pas vraiment faire de politique forestière sans avoir un cadre de politique agricole et un cadre de politique sociale. Le rapport de Monsieur de Jouvenel « Vers la forêt française au XXI^e siècle » n'a pas pu tracer de vraies lignes de prospective forestière car la France manque d'une vision à long terme de la politique d'utilisation des sols, et spécialement des sols marginaux. Lors d'une intervention dans ce colloque, Monsieur Dubois a évoqué certaines forêts du Nord de la France situées sur des bons sols. Il ne faut pas oublier que si certaines forêts sont encore assises sur ce qui est aujourd'hui considéré comme de bons sols agricoles, c'est que ces dits sols, argileux, lourds, hydromorphes souvent, n'étaient pas utilisables par les agriculteurs aux siècles passés, avant l'arrivée de la motorisation. Au contraire, les sols de la Champagne crayeuse ont été négligés jusqu'au milieu de notre siècle parce que les techniques agricoles y étaient alors peu rentables.

On ne peut dessiner une vision du futur de la forêt française sans savoir quel sera le visage de la France agricole et par conséquent de la France rurale.

C'est pourquoi, les forestiers, attachés à l'écologie, liés par l'histoire, recherchent le dialogue avec les ruralistes. Comme tous ceux qui agissent, les forestiers ont fait des erreurs, font encore des erreurs, mais on ne peut dire qu'ils les ont faites ou qu'ils les font de mauvaise foi. Soyez assurés qu'ils sont pleins de bonne foi ; si les ruralistes essayent de relever ces erreurs, et viennent leur expliquer avec la même bonne foi, le dialogue sera fructueux pour tous. Les forestiers quels qu'ils soient, sont passionnés par leur métier, par leurs forêts ; ils sont attachés à une meilleure vision du futur ; ils ne peuvent agir ou réfléchir sans se dire : dans cinquante ans, dans cent ans qu'est-ce que sera ce peuplement ? Qu'est-ce qu'on pourra en faire ?

C'est inhérent à leur métier, à leurs responsabilités.

Pour toutes ces raisons, ils ont donc besoin de l'avis et de la sympathie des ruralistes. Tous les ruralistes, quelle que soit leur spécialité, seront les bienvenus, et seront à la fois mis à contribution et aidés dans leurs recherches. C'est donc une très heureuse initiative de l'Association des Ruralistes Français que d'avoir organisé ce colloque sur le thème « Forêt et Société ».

J. GUILLARD
Chef du Département « Forêts »
DE L'ÉCOLE NATIONALE DU GÉNIE RURAL,
DES EAUX ET DES FORÊTS
14, rue Girardet
54042 NANCY CÉDEX